

Les publics des manifestations orales à la Bpi
Synthèse de la phase exploratoire

Avril 2008

Agnès Camus
Service Études et recherche
Bibliothèque publique d'information

Les données rapportées ici ont été recueillies dans le cadre de trois groupes de parole (focus groups) qui constituent la phase exploratoire d'une enquête visant à réactualiser des données recueillies par le CREDOC il y a une quinzaine d'années¹. Ce versant « qualitatif » de l'enquête cherche à explorer les significations attachées à la fréquentation des manifestations orales au Centre. Pourquoi venir assister à une conférence, une table ronde ou un colloque dans cette institution ? Quelle forme de savoir en extrait-on en tant que spectateur ? Quel plaisir en retire-t-on ? Autant de questions qui ont été travaillées collectivement avec les participants des trois groupes. Les énoncés produits, dans ce contexte, forment un matériel signifiant et permettent de dégager des thématiques qui seront approfondies dans la partie quantitative de l'enquête, programmée à l'automne 2008. Cependant, en amont de cette seconde phase, nous pouvons d'ores et déjà apporter quelques éléments de réflexion permettant de documenter la question de l'articulation entre l'offre culturelle des manifestations orales et sa réception par les publics.

Nous aborderons, en premier lieu les itinéraires culturels des usagers des conférences, tables rondes et colloques, et tout d'abord la manière dont les personnes interrogées ont connu l'existence de la manifestation. Celle-ci est bien souvent révélatrice de ce qui oriente vers la conférence. Deux grandes catégories de motivations se dessinent. Dans le premier cas, c'est un centre d'intérêt précis (personnel, professionnel, études) qui suscite l'attention du public. La conférence est alors considérée comme un moyen parmi d'autres d'obtenir des informations sur ce sujet. Dans le second, c'est la conférence, en tant que forme de manifestation orale, qui suscite l'adhésion. Dans ce type de démarche, le sujet de la communication n'est évidemment pas indifférent, mais il entre dans une large gamme d'intérêts culturels, d'appétits diversifiés qui existent à l'état latent et peuvent être aiguisés par une denrée culturelle tentante. Nous envisagerons ces deux façons de venir à une conférence dans la première partie de ce travail.

Dans une deuxième partie, nous nous demanderons précisément ce qui se joue dans ce dispositif spécifique qu'est une manifestation orale. Quels bénéfices y trouvent les amoureux des conférences ? Autrement dit, quelles sont les attentes spécifiques du public qui y assiste en matière de circulation des connaissances ? En 1993, Michel Messu montrait que nombre d'usagers des manifestations se référaient à la culture scolaire, comme modèle de référence pour apprécier la qualité des débats². Qu'en est-il aujourd'hui ?

Les éléments recueillis dans le cadre de la présente enquête vont nous conduire à nuancer les données de 1993. Si les usagers rapprochent, par certains aspects, les conférences du Centre Pompidou d'une formation, ils ne valident pas, pour autant, le modèle scolaire. Nous nous interrogerons, à cette occasion, sur les effets de la parole sur la construction subjective des savoirs.

Dans une troisième partie, enfin, nous affinerons cette réflexion en examinant ce qui, pour le public, constitue un apport spécifique du Centre Pompidou. Les usagers peuvent avoir accès à différents types de manifestations orales (colloques, tables rondes, conférences), quelles expériences en retirent-ils ? Le fait d'assister à une conférence scientifique ou à un débat avec un créateur renvoient-ils à une démarche différente ? L'offre de débats cadre-t-elle ou non avec les représentations globales du Centre

¹ Michel Messu, *Le Public des débats du Centre Georges Pompidou*, rapport de synthèse, février 1993. Terrain effectué en 1991-1992

² Michel Messu, prenant appui à l'époque sur la lecture des travaux de Bourdieu concernant la reproduction des pratiques sociales et culturelles, notamment chez « les héritiers » et « les promus », avait montré que les publics du Centre se recrutaient essentiellement parmi les « promus » qui avaient eu récemment accès à la bourgeoisie. Sans grande surprise, car la culture scolaire est la culture par excellence de ceux qui n'entretiennent pas de familiarité avec la culture légitime, ces publics « promus » se référaient à un savoir acquis durant leur scolarité pour apprécier la qualité des débats.

Pompidou ? Dans cette perspective, nous avons travaillé sur les réactions des participants aux groupes de parole concernant une série de thèmes de débats proposés. Quels sont, pour eux, les types de débats qui peuvent être menés au Centre et, au contraire, ce qu'il n'est pas cohérent d'y trouver ?

Dans ce dernier point, c'est l'image du Centre Pompidou et la façon dont son offre est identifiée dans le paysage des institutions culturelles que nous nous efforcerons d'éclaircir.

1) Itinéraires culturels

a) Les stratégies de recueil d'information

C'est bien souvent via leur milieu professionnel, associatif ou culturel que les participants ont connaissance des conférences organisées par le Centre. Ainsi, Isabelle a été prévenue de l'existence du cycle « Justice » par l'association qui l'épaula dans le recours juridique qu'elle a déposé pour obtenir la garde de ses enfants. Laurent, jeune chercheur, a reçu une information sur le colloque « Partage des savoirs » par le journal du CNRS.

Un autre partie de nos interlocuteurs a fait mention d'une stratégie exploratoire visant à connaître le programme des manifestations du Centre Pompidou, soit en faisant la démarche de venir sur place, soit en consultant le site web. Parmi ces personnes, un groupe de participants relevait d'une catégorie que l'on peut nommer des experts des débats. On y trouve des retraités, mais pas exclusivement, cela peut concerner des célibataires (majoritairement féminines) qui investissent le champ des conférences et colloques de la capitale et s'efforcent d'avoir une idée précise et complète des conférences auxquelles ils peuvent assister : « *Moi, je vais à la FNAC, je regarde les cartes publicitaires... il y a plein de lieux où il y a des informations, en fait. Mais j'ai la culture du spectacle... donc je suis habituée à regarder toujours l'information et à la prendre où elle se trouve*³. » Pour cette catégorie d'utilisateurs, l'idée est de manquer le moins possible de manifestations, d'où le souhait de l'un des participants de pouvoir être relancé par l'institution, après s'être inscrit : « *Une chose qui est intéressante pour moi, pour mon information, c'est qu'on me rappelle que dans 15 jours, il y a une conférence sur tel sujet et on me joint le programme avec l'horaire, le lieu, les intervenants... aussitôt j'édite le document et je le mets dans mon parapheur*⁴. » Probablement en raison d'une offre foisonnante à Paris, les participants, dans l'ensemble, souhaiteraient disposer d'un seul document présentant l'ensemble des conférences du Centre, tous départements confondus.

De quelle façon l'internet est-il utilisé dans ce contexte de recherche d'information ? Dans le cas du repérage par un contexte professionnel ou associatif, l'information arrive souvent par courrier numérique ou par la fréquentation des sites des différentes institutions d'appartenance. Pierrick, jeune auteur de BD, a reçu un mail venant d'un atelier professionnel, l'informant d'un débat avec des auteurs de bandes dessinées. Louise, professeur de lettres, doctorante dans ce domaine, a consulté le site web « Fabula » qui l'a orientée sur les cycles littéraires. Les habitués ou les experts des débats, quant à eux, connaissent souvent le site numérique du Centre et viennent y chercher des informations en fonction de leurs centres d'intérêt.

Ajoutons que la possibilité d'écouter les conférences en ligne est une ressource attendue sur le site web du Centre ou sur celui de la Bpi. Mais, le plus souvent, les personnes demandeuses n'ont pas conscience que ce service est déjà disponible.

b) Deux catégories de motivations

³ Participante, 27/11/2007

⁴ Jean-Luc, 27 /11/2007

A travers ces différentes façons d'obtenir des informations sur les manifestations, deux profils d'utilisateurs se dégagent. Tout d'abord, ceux qui assistent à un débat avant tout parce qu'il correspond à un sujet qui les intéresse, la conférence représentant un moyen parmi d'autres d'obtenir des informations ; ensuite, les amateurs de conférences qui sont toujours à l'affût d'un débat intéressant et dont la gamme de curiosités est fort large. Les contraintes d'emploi du temps jouent un rôle non négligeable dans l'organisation des loisirs. C'est pourquoi on trouve beaucoup de gens actifs et d'étudiants parmi la première catégorie et de retraités parmi la seconde. Cependant le clivage entre deux approches de la conférence – comme un moyen d'information parmi d'autres et comme accès privilégié à un contenu culturel – dépasse ces catégories. Nous en donnerons un exemple.

Un mode d'accroche ciblé

Pourquoi choisit-on tel ou tel sujet de conférence ? Le métier exercé ou le domaine d'étude constituent le premier domaine d'attraction. Noémie, jeune greffière, travaille au ministère de la Justice. Elle est intéressée par le cycle *Justice* car elle cherche à avoir une approche de son champ de compétences, « à un niveau personnel ». Elle veut aller au-delà du champ de sa pratique quotidienne : « avoir plus de connaissances du côté sociologique de la justice »⁵. Nadège, étudiante en droit et assistante de justice, souhaite acquérir des connaissances approfondies pour le concours de la magistrature. Elle a fréquenté le même cycle. De même, Pascal qui est notaire de formation et qui cherche à monter une entreprise de recouvrement de créance et de gestion du patrimoine. Il suit les conférences, d'une part, pour sa culture personnelle et, d'autre part, parce qu'il anime régulièrement des sujets d'actualité sur « *les inconvénients de la justice en France* » en tant que président d'une commission de justice d'un parti politique⁶. Pour tous il s'agit donc à la fois de parfaire une formation et de prélever des informations inédites dans un domaine où ils sont fortement impliqués : « *Quand j'y vais, j'y vais surtout pour apprendre quelque chose, pour savoir si ce que je pense est pensé par une autre personne, si on peut se mettre d'accord. Donc c'est plus dans ce sens-là, c'est voilà, c'est faire le point à un moment sur un sujet qui m'intéresse, qui fait partie de mes préoccupations personnelles... et professionnelles*⁷. » La représentation du métier est celle d'un ensemble de pratiques en cours d'évolution, de transformation. Si le domaine professionnel intéresse, en effet, c'est dans le but d'élargir ce champ, de sortir du rôle que l'on y occupe d'habitude.

Le second champ d'attraction, pour ces actifs, concerne les différents domaines de sublimation : la littérature, la philosophie et l'art. Louise, enseignante de français, Chantal et Christine, bibliothécaires, cultivent un même intérêt pour la littérature. Elles centrent leur fréquentation des conférences autour de ce thème qu'elles ne cherchent pas à élargir, faute de temps. Certains étudiants – généralement en fin d'étude – sont mus par une logique d'usage identique. Contraints par le temps, ils fréquentent les conférences en relation avec leur champ d'étude ou sélectionnent des sujets qui les intéressent particulièrement : « *Je pense qu'à Paris des colloques, il y en a un paquet, quoi. D'autant plus, quand on est universitaire, le problème c'est... pas le temps. Oui c'est ça, l'offre est énorme, et après effectivement je vais choisir effectivement dans les thèmes qui m'intéressent dans les sujets de recherche*⁸. »

Une appétence

Parmi les participants à nos groupes, beaucoup de retraités se présentent comme des grands amateurs de conférences. Ils ont exploré l'offre culturelle en matière de débats et en rendent volontiers compte. Ce qui est étonnant – ils le soulignent eux-mêmes – c'est que, par sa richesse, le marché des conférences les soumet à une sorte de frustration : « *La seule chose que... la seule sélection que je peux faire, c'est... on m'envoie bien sûr tous les mails, tous les emails avec les dates des conférences*

⁵ 6/12/2007

⁶ 6/12/2007

⁷ Nadège, 7/12/2007

⁸ Yannick, étudiant, 6/12/2007

et les heures etc. et je réponds **Je ne peux pas, je ne peux pas, je ne peux pas...** »⁹. Leur appétit culturel, en effet, semble insatiable, comme si l'énumération débouchait forcément sur ce qu'ils avaient manqué. Ainsi, Jean-Luc, qui se définit comme un « jeune retraité actif », explique au groupe qu'« il y a une telle sollicitation » à Paris que son emploi du temps ne lui permet pas de s'emparer complètement de l'offre qui lui est faite. Il ajoute cependant : « Mais j'essaie d'avoir au moins deux conférences par semaine... Je vais à l'Académie des Sciences, je vais au Collège de France assez souvent, je vais... Bon, je suis membre de l'IFRI, il y a des conférences toutes les semaines, au moins deux ou trois, à Paris et à Bruxelles. Il y a la Fondation pour la Recherche Stratégique... donc il y a le choix... en fait, on a trop de sollicitations¹⁰. » Une autre réflexion traduit bien la sensation de vertige qui peut parfois s'emparer des visiteurs qui doivent choisir parmi toutes les offres culturelles : « Il y a tellement de choses à Paris, il faut vraiment garder la tête sur les épaules¹¹. »

Le clivage stratégie/appétence nous l'avons dit, dépasse les catégories sociales, actifs, étudiants et retraités. Deux types d'usage, l'un ciblé, l'autre exploratoire, peuvent en outre se combiner chez un même usager. Ainsi, Yannick, doctorant en sociologie, nous explique que, pour choisir ses conférences, il procède à deux modes de sélection. D'une part, il y a les conférences qui correspondent à sa recherche. Il a suivi le colloque *Des femmes et des hommes, le genre de la reproduction* parce qu'il travaille sur le congé parental masculin. Mais il y a les sujets autres, auxquels il assiste « en voyeur ». Voici la façon dont il en parle : « Ce sont des sujets pour lesquels je n'ai pas d'intérêt professionnel dans l'absolu, je n'ai vraiment pas d'intérêt pour ce sujet, sauf que de voir le titre de la conférence, avec un titre polémique, ça me le rend intéressant¹². » A côté du choix raisonné, qui obéit à un intérêt pour des sujets en lien avec sa future profession, il existe un autre mode d'attraction, plus obscur, « les sujets polémiques », dont on imagine qu'il s'agit de sujets controversés qui attisent les passions. L'intérêt pour un sujet de débat peut parfois se nouer dans une sorte d'immédiateté. Gloria, une jeune femme d'une trentaine d'années, informaticienne, tient un blog sur Paris. Toujours à l'affût de sujets d'articles, elle est venue visiter l'exposition *Hergé*. A ce moment, elle entend une information concernant un débat sur le journalisme et décide immédiatement d'y assister : « J'étais venue à l'expo Tintin, dans l'idée de faire un article sur le... pour le blog auquel je participe. Et c'est alors que j'étais dans l'expo, j'ai entendu une annonce pour... il y avait un débat sur la BD et le métier de journalisme, auquel devait participer entre autres F. A. et Didier L., un photographe que je connaissais aussi. Et, ben du coup, je me suis débrouillée pour pouvoir revenir le soir écouter la fin du débat¹³. » A peine entendue, l'information est saisie et incorporée dans l'emploi du temps de la jeune femme. La temporalité de l'action est celle de l'instantanéité. Gloria « se débrouille » pour se rendre disponible et venir écouter le débat le soir même.

Cette modalité d'accroche immédiate à la thématique *via* les noms des journalistes révèle une *appétence* culturelle. Nous voulons désigner ainsi une accroche orale à la culture. Dans le langage commun, oral se comprend comme ce qui se transmet par la parole, mais aussi, comme ce qui est relatif à l'organe buccal. Dans la théorie psychanalytique, l'oralité renvoie aux tous premiers rapports du nourrisson à l'objet maternel qui l'a nourri tout en lui prodiguant de l'amour. Cet objet est fondamental dans la constitution de son expérience. Ce rapport à l'objet oral, souligne Freud, l'enfant ne l'abandonnera pas forcément en grandissant, il pourra constituer la base d'une certaine façon d'être au monde. Cette façon d'être sera à l'origine d'un certain mode de sublimation, portant l'individu qui en est le lieu à un type de plaisir ou d'investissement culturel plutôt qu'à un autre. Au plan culturel, on connaît l'importance du domaine de l'oralité. C'est une source de métaphores, de mythes et de symboles. Associée à la béatitude ou au paradis perdu, mais aussi au cannibalisme, l'oralité participe de la construction symbolique du monde.

⁹ Ibid.

¹⁰ Jean-Luc, le 27 Novembre 2007.

¹¹ Thérèse, 7 décembre 2007

¹² 7/12/2007

¹³ Gloria, informaticienne, 27/11/2007

Pour revenir aux énoncés produits dans les groupes de parole, nous avons pu observer, précisément, que l'intérêt culturel pour les conférences et manifestations orales s'exprimait parfois en terme d'appétit, un appétit culturel qui se trouverait aiguisé, puis rassasié, comme le montre l'utilisation, au cours des discussions, d'un vocabulaire lié à l'oralité (« *Un bon débat, c'est un débat qui m'a nourri intellectuellement* » ou encore « *c'est une nourriture terrestre et spirituelle* et puis « *Je suis boulimique intellectuellement* » - à propos des conférences décevantes - « *On reste sur sa faim* »¹⁴). La conférence pourrait être perçue comme offrant l'occasion d'exercer un mode spécifique d'accroche au savoir qui court-circuite en partie l'écrit.

2) Un dispositif spécifique de circulation du savoir

Le dispositif de la conférence, de la table-ronde, du colloque favorise la double motivation envisagée précédemment, en partie stratégie d'acquisition de connaissances, en partie désir de se sustenter à la source du savoir. Les manifestations orales sont organisées, en effet, autour de trois éléments : l'animateur, l'auditoire et le conférencier. De la dynamique qui naît entre ces trois acteurs va dépendre l'instauration de ce que les usagers nomment un bon débat. Nous verrons qu'un débat réussi doit d'une part présenter des éléments de synthèse et que, d'autre part, ces éléments doivent être communiqués par un locuteur impliqué dans son discours.

Écoutons ce que nos participants nous en disent précisément : « *Un bon débat, c'est quelque chose qui est construit, bien conduit par l'animateur qui ne se disperse pas, qui arrive à dominer son public et ses intervenants*¹⁵. » L'animateur est donc désigné comme occupant une place importante. Outre le fait qu'il doit bien connaître son sujet, savoir gérer le temps de parole et faire preuve d'empathie avec les intervenants, c'est lui qui donne le ton du débat : « *Le médiateur doit être là et montrer qu'il a quelque chose à défendre, s'il n'est pas là, c'est inintéressant*¹⁶. »

L'auditoire est considéré comme un élément également central dans la mesure où il partage une expérience jubilatoire : « *On vient par intérêt, en voyeur. C'est un moment agréable*¹⁷. » Comme le souligne le sociologue Erving Goffman, un auditoire vient assister à une conférence, non seulement pour bénéficier de la transmission d'un texte, mais pour voir un spectacle¹⁸. Luc se souvient, ainsi, d'un soir où Pierre Michon avait fait « *un numéro extraordinaire* », ce qu'il décrit avec délectation : « *on était absolument au spectacle, là, parce que c'était involontairement, enfin involontairement et volontairement, lui il faisait du spectacle* ». Erving Goffman, cependant, ne fait pas que souligner la dimension théâtrale de la conférence ; il ajoute que le conférencier est aussi l'auteur d'un texte à transmettre. L'auditoire cherche ainsi à jouir de « *l'accès ainsi garanti [à la pensée de l'orateur qui] possède un caractère rituel, au sens durkheimien et non éthologique, d'assurer à des fidèles un contact privilégié avec une entité considérée comme précieuse*¹⁹. » Cette entité précieuse, c'est le conférencier à la tribune. Il représente un autre dans lequel est logé un savoir, un autre dont le public peut adorer, dans l'ombre, la brillance : « *sur la scène, si on peut dire. Ils sont tellement intelligents d'ailleurs qu'on est tous absolument largués...*²⁰ » On peut déceler, dans les énoncés, une dimension imaginaire, dans le sens où le conférencier est l'image même de celui qui maîtrise le domaine des sphères sublimes de l'esprit et de l'intelligence. Les énoncés évoquent une coupure radicale entre la scène et l'auditoire (« *on est tous absolument largués* »).

Cependant, au plan symbolique, la conférence est évoquée comme une forme collective à laquelle chacun communique. Des éléments de connaissance sont communiqués par l'auteur aux spectateurs et

¹⁴ Groupe de parole, 6/12/2007

¹⁵ Jean-Luc, 27/11/2007

¹⁶ Louise, le 27/11/2007

¹⁷ Josiane, 7/12/2007

¹⁸ E. Goffman, 1987, « La conférence », in *Façons de parler*, Paris, Minit, p. 167-204, pp 194-195

¹⁹ Ibid

²⁰ Louise, 27/11/2007

quelque chose passe dans l'assemblée : « *L'atmosphère, c'est un peu comme... comme au ciné... enfin oui, comme au cinéma... on est vraiment avec un public, on partage quelque chose... enfin voilà. Moi c'est... c'est pour ça que je viens aux conférences.* » Un autre renchérit : « *C'est ça, au cinéma, même dans le noir, on est...* » Et une autre participante complète : « *Il circule beaucoup de choses quand on est en public, hein. Il y a une énergie, inévitablement, hein, c'est... Les humains émanent beaucoup de choses*²¹. » La salle plongée dans l'obscurité, qui évoque le plaisir de l'écran, est un lieu propice à la circulation du désir de savoir. La salle de conférence peut être un lieu où une certaine inhibition au savoir tombe. Une forme d'intérêt se noue et s'élabore à plusieurs, dans l'instantanéité de la conférence.

Le conférencier est évidemment au centre de l'expérience. C'est autour de sa présence physique que se joue la particularité de la manifestation : « *Je trouve que c'est intéressant d'avoir... comment dire... de rencontrer les gens, même si on ne les rencontre pas vraiment, ils sont physiquement présents. Et ça, je trouve que ça apporte beaucoup en fait*²². » Le conférencier doit, ensuite, faire preuve d'une certaine adresse, déployer son art. Pour beaucoup, il doit avoir la capacité d'être synthétique. « *Je me souviens d'un grand professeur de fac qui présentait au début de chacune des séances de littérature l'année dernière. Les 10 minutes ou un quart d'heure pendant lesquelles il présentait l'ensemble, c'était du type cours universitaire. Mais c'était quelque chose d'extrêmement clair, une synthèse extrêmement bien informée des choses les plus modernes, les plus récentes. Peut-être que ça m'aurait ennuyé un cours universitaire pendant une heure. Mais que quelqu'un pendant 10 minutes, un quart d'heure, procède d'une manière universitaire pour cadrer quelque chose, ça ne me gêne pas du tout, hein, au contraire*²³. » Le conférencier peut donc être rapproché du professeur à condition que ce qu'il présente soit attractif et vivant. Dans cette perspective, la synthèse ne doit pas saturer un champ de connaissance, mais ouvrir sur d'autres horizons. Pour Florence, il y a une sorte de mouvement dialectique entre la simplification et l'ouverture : « *Ce qui m'intéresse, c'est moins la synthèse que l'ouverture... pour moi, c'est la synthèse de la synthèse. J'adore l'ouverture, l'épanouissement comme une fleur japonaise. Et en même temps aussi, la synthèse de la synthèse, c'est... trois... trois mots clés, comme ça, ça m'évite de lire des gros livres... C'est-à-dire qu'il y a des gens qui font la synthèse de la synthèse en deux coups de cuillère à pot, ils vous expliquent un truc où vous cherchez... que vous ne compreniez pas avant, que vous cherchiez*²⁴. » La synthèse offerte par le conférencier doit permettre à l'assistance de pénétrer une pensée qui, sans « mots clés », resterait inaccessible faute de concepts et de notions nécessaires. Cette synthèse rend donc moins complexe une œuvre. Elle la simplifie. De l'idée de cours, les participants s'écartent, dans l'ensemble car le mot évoque quelque chose de « *trop uniforme* ». Ainsi, Paula dit se situer dans une recherche individuelle. A chaque conférence, elle se demande ce qu'elle va « *retirer* » de cette expérience²⁵.

Cette distance prise avec le modèle scolaire ou universitaire se module différemment selon les disciplines. Plus on s'éloigne des sujets scientifiques ou de société, plus le format universitaire est disqualifié. Aller écouter un auteur littéraire, par exemple, obéit à d'autres intérêts que le souhait de bénéficier d'un éclairage sur son œuvre : « *Pour moi c'est soirée en fait, parce que... d'abord parce que la salle est quand même assez petite, c'est une petite salle, c'est plutôt assez intime. Et je trouve qu'il se passe quelque chose qui est tout à fait différent de ce qui peut avoir lieu dans des colloques. Beaucoup plus... bon, il se trouve que j'ai déjà assisté à des colloques universitaires et ça n'a absolument rien à voir. Là, on est plus dans un espace... de parole*²⁶. » Aux formats traditionnels de diffusion des savoirs, sont ici opposés les termes d'« espace de parole ». On sait que la référence à la parole comme lieu de vérité est un des lieux communs de notre civilisation judéo-chrétienne qui, dans

²¹ Echange entre trois personnes, 6/12/2007

²² Louise, 27/11/2007

²³ Jacques, 6/12/2007

²⁴ Florence, 6/12/2007

²⁵ Paula, 7/12/2007

²⁶ Louise, 27/11/2007

la Bible, introduit le sujet comme sujet de sa parole²⁷. Par conséquent, se référer à un espace de parole, c'est attendre de la conférence et de celui qui la donne une certaine dimension d'authenticité. La façon authentique dont celui qui parle habite sa parole peut avoir un effet de fascination sur celui qui l'écoute, mais surtout agir comme une sorte de révélateur. Permettre à l'auditeur d'entendre et de discerner le savoir qui lui convient, qui sera véritablement formateur. Françoise Waquet, dans son ouvrage *Parler comme un livre* rappelle combien la parole et l'oralité ont été des vecteurs essentiels de formation de la pensée à l'époque classique²⁸. L'auteur cite un passage du Phèdre de Platon, dans lequel Socrate affirme la supériorité de la parole sur l'écrit. La conversation du maître est un jeu de l'esprit qui éveille l'esprit de l'élève et lui permet de construire un savoir authentique. Au contraire, l'accumulation de connaissances qui n'est pas réalisée dans ce mouvement à deux, demeure extérieure à la pensée. L'échange oral offre ainsi la possibilité non seulement d'une transmission, mais d'une création du savoir. C'est un peu ce qu'évoque une participante, interrogée sur l'éventuel rapprochement entre les termes de conférence et celui de formation. Elle dit alors : « *Formation, information, transformation, j'aime bien* », nous invitant à comprendre que la parole du conférencier produit sur elle une sorte de mutation²⁹. Ce qui circule, en effet, du maître à l'élève est en prise sur ce qu'il y a de vivant, de changeant et par conséquent en continuelle transformation dans l'esprit.

Si Michelet insiste sur la dimension éphémère et gratuite de l'enseignement oral (« *Il faut laisser voler ces paroles ailées*³⁰ »), nos participants ne pratiquent pas une écoute pure. Ils cherchent bien souvent à fixer cette parole montrant que l'expérience d'écoute dans une salle de conférence participe aussi du travail intime de la construction de soi. Parfois, il s'agit seulement en jetant quelques notes sur le papier de chercher à se concentrer. Mais le fait de ranger ses notes est déjà l'indice d'un mode d'appropriation qui va au-delà de l'écoute. Suzanne se dit « graphomane ». Ecrire facilite sa concentration. Elle classe ses notes et y retourne au besoin. Mais il s'agit surtout, pour elle, de garder une trace. Pour fixer une idée, certains s'inventent un support, annotent le programme. Louise remplit un cahier : « *C'est mon carnet de voyage. Ce n'est pas que Beaubourg. C'est tout ce qui est parallèle. Je ne sais pas, de mémoire alors... par exemple, je ne me souviens pas des noms. Cela concerne les à-côtés, voilà. C'est mon cahier dilettante*³¹. » La fréquentation assidue des conférences peut conduire à une accumulation de notes. Une participante remarque combien, au fil du temps, « *l'accumulation de la paperasserie devient dissuasive*³². » Pour pallier le problème domestique du débordement des écrits, certains mettent au point une véritable méthode de classement. Gloria remplit des carnets qu'elle stocke ; elle retrouve les informations dont elle a besoin grâce aux dates des conférences qu'elle a notées par ailleurs dans son agenda. Jean-Luc prend des notes qu'il scanne et qu'il intègre ensuite dans les dossiers de son ordinateur.

D'autres enfin, cherchent à s'approprier collectivement l'information en la partageant avec des proches. Yannick ne prend pas de note, mais envoie des méls aux amis intéressés. Chantal fait de

²⁷ Parmi les courants de pensée qui font converger la parole d'un sujet et sa vérité existentielle, l'œuvre de Jacques Lacan fait du concept de parole, une notion inséparable de celle de sujet, c'est-à-dire d'être au monde. Il cite en grec, dans l'évangile selon Saint-Jean, un dialogue entre Jésus et les juifs incrédules. Ces derniers demandent : « Qui es-tu ? » Et Jésus leur répond : « Je suis d'abord ce que je vous dis ». Dans l'Évangile, le sujet est donc introduit comme sujet de sa parole. J. A. Miller, « Commentaire de *Fonction et champ de la parole et du langage* de Jacques Lacan, conférence prononcée dans le cadre d'un Atelier de psychanalyse à Milan, les 25 et 26 mars 1995 (Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p 252).

²⁸ Françoise Waquet, 2003, *Parler comme un livre – L'oralité et le savoir (XVIe-XXe siècle)*, Paris, Albin Michel,

²⁹ Florence, 6/12/2007

³⁰ La citation « la parole, c'est la personne ma personne surtout. Qu'on la fixe, qu'on lui coupe les ailes à cette parole ailée, qu'y trouvera-t-on ? Des faits, Peu. Des formules, des théories stéréotypées ? Moins encore. Ce qui y est, c'est justement ce qu'il y a de plus fluide, de moins saisissable, un esprit. Donc il faut laisser voler ces paroles ailées, *epea pteroenta* (Iliade, I, 20) » Françoise Waquet, 2003, *Parler comme un livre : l'oralité et le savoir (XVIe-XXe siècle)*, Paris, Albin Michel, p 10.

³¹ Louise, 27/11/2007

³² Isabelle 6/12/2007

même avec son atelier d'écriture. Elle incite les autres participants à venir aux conférences littéraires, afin d'en parler en atelier.

3) Les manifestations orales au Centre Pompidou

Nous avons parlé, jusqu'à présent, des manifestations orales au Centre Pompidou d'une façon générale. En réalité, ces manifestations sont plurielles : conférences, tables rondes, colloques, qui se déclinent pour les usagers sur des échelles temporelles variables, soirées, week-end. Les participants aux groupes se font l'écho de ces expériences diverses. Pierrick, jeune auteur de bandes dessinées, a participé à une série de rencontres sur ce thème ; John, de nationalité britannique, professeur de lettres en congé sabbatique, est venu assister à un débat sur la littérature ; Paula, journaliste avait assisté en 2002 au colloque *Blanchot*. Chacun nous livre, à sa façon, une représentation de ce qu'un débat au Centre Pompidou peut avoir de spécifique, par rapport à d'autres lieux de conférences. Pour Pierrick, l'intérêt est dans la rencontre entre professionnels et amateurs. Il aime côtoyer d'autres auteurs de BD, sans doute plus anciens que lui dans le métier, et qui parlent de leur travail. Spécialiste de la littérature du XVIII^e, John est amateur de débats sur la littérature contemporaine. Paula apprécie l'art et la littérature et vient quotidiennement à Beaubourg : *« Moi, je traverse le quartier. Donc soit je vais chercher un livre, soit une référence, soit avoir les titres d'un colloque, c'est un lieu vivant, comme c'est ouvert le soir, et... Voilà. Et j'attrape mon information comme ça... Au passage³³. »*

Pour tous, le Centre constitue un lieu ouvert sur la modernité et sur un public qui fait la richesse de l'institution. John, par exemple, trouve que l'échange qui se déroule parfois entre la salle et le conférencier est plus important que celui animé par le professionnel : *« Ce qui m'a beaucoup frappé, c'était le contraste entre la perspective universitaire de l'animateur des séances, et la perspective des auteurs eux-mêmes... Les auteurs avaient l'air quelquefois d'avoir peur de répondre aux questions scientifiques de l'animateur. Il y avait une divergence entre ce qui se passait sur scène et ce qui se passait en salle, les questions, les quelques questions à la fin, qui étaient d'une toute autre manière, qui étaient d'un genre apparemment plus... mais enfin des questions auxquelles les auteurs répondaient avec une facilité... Oui, ils préféreraient les questions du public qui étaient plus... »* Pierrick aimerait que ce public puisse participer encore davantage à l'évènement en train de se faire. Il souhaiterait que l'on puisse travailler dans le sens d'une plus grande interactivité entre la salle et le conférencier : *« A la fin [la phrase] "Bon, si quelqu'un a des questions, il ne faut pas hésiter"... il y a deux / trois questions... on sent que ce n'est pas... ce n'est pas l'heure et surtout que les gens ne savent pas trop quoi dire, alors que, peut-être, que, peut-être, qu'il faudrait dire dès le début on va commencer par... enfin donner le plan quoi, on va parler... on va laisser parler l'auteur, ensuite on va lui... je vais lui poser des questions parce que c'est l'animateur, et puis ensuite vous aurez l'occasion de lui poser des questions. Et à ce moment-là, les gens, ils préparent un peu quand même dans leur tête des questions³⁴. »* Ce que propose Pierrick, c'est la mise en place d'une véritable organisation interactive de la discussion entre le public et les conférenciers. Certes, nous sommes à l'heure de la doxa participative et l'on en trouve probablement la trace dans nos entretiens, mais cette représentation de la place du public dans la discussion a probablement à voir avec l'identité de l'institution. Cette opinion est, en effet, largement partagée dans les groupes. Noémie signale que les échanges avec la salle sont très riches, qu'ils permettent de ne pas rester dans la « sphère des sachants »³⁵. Florence abonde dans ce sens : *« la parole experte m'ennuie »*, précise-t-elle. Dans cette même logique, Véra aimerait qu'il y ait plus d'échanges entre la salle et les conférenciers. Pourquoi les intervenants ne salueraient-ils pas le public ? Luc regrette qu'il n'y ait pas de cafétéria. Il se souvient des pots organisés dans un nagueère qui n'est pas si lointain. S'exprime ainsi un désir de sociabilité, qui correspond à la force, à la puissance que représente le public d'une institution ouverte, comme l'est le Centre. Florence dit parler volontiers avec d'autres participants sur la piazza en sortant (*« le séminaire est fait pour semer »*). Marisa rappelle que certaines conférences sont des moments de réel partage

³³ 7/12/2007

³⁴ 27/11/2007

³⁵ Noémie, 6/12/2007

d'émotions, et cite le colloque qui a suivi la mort de Blanchot³⁶. Cette représentation est liée aussi à l'histoire même du Centre dans l'histoire contemporaine et aux représentations qui lui sont associées et qui continuent à construire l'utopie Beaubourg, comme lieu emblématique de la culture engagée dans un processus de démocratisation.

Les énoncés montrent que le Centre occupe une place particulière, comme centre culturel, parmi les autres institutions et par rapport aux médias. Invités à examiner une liste fictive de débats et à se prononcer sur l'opportunité de les organiser au Centre Pompidou, les participants ont ainsi fait preuve de beaucoup d'assurance pour en récuser la plupart. Sont par exemple exclus le thème de « La crise du PS », jugé trop polémique et plus approprié dans le cadre de la Fondation des Sciences Politiques, celui de « L'environnement menacé », redirigé vers le musée de la Villette ou le Palais de la Découverte. En revanche, « Les métamorphose de la famille » semble pertinent. Proche, en effet, du thème de la parentalité, traité dans le cycle « Des hommes et des femmes », il est au carrefour de plusieurs domaines, en accord avec la pluridisciplinarité du Centre. « Emotion et rationalité » est également jugé positivement : « *c'est quelque chose de bien cerné, avec des implications actuelles très fortes, tout à fait dans le style de ce que vous faites actuellement* », souligne Luc. Il ajoute que « *ce type de débat serait particulièrement bienvenu à notre époque où nous recevons trop d'informations émotives, pas assez rationnelles*³⁷. »

Le thème « Les sectes et les nouveaux gourous » est lui aussi jugé indigne du Centre Pompidou et ravalé au rang d'un éventuel sujet de talk show : « *C'est un thème racoleur* », « *Il faut quand même que ça ait un certain niveau parce que le tout venant, c'est le débat télévisé...*³⁸ » Le paysage médiatique est perçu comme statique (« *C'est du prêt à penser* »), une uniformité avec laquelle les usagers cherchent à rompre en se rapprochant du témoignage personnel, de la présence authentique (pouvoir « *bénéficier d'un éclairage, donné par quelqu'un dans son domaine, un témoignage vécu*³⁹ »). On retrouve ici l'argument de la valeur de la présence physique du conférencier déjà évoquée supra. Car, si, sur les plateaux télévisés, il est sans cesse fait appel au « vécu », à la sensation, à l'affect comme gage d'authenticité, du côté des téléspectateurs les témoignages restent médiatisés par l'écran. L'émotion est toujours susceptible d'être provoquée par ceux qui dirigent les médias. A Beaubourg, les acteurs de terrain sont présents, en chair et en os. Par conséquent, leurs voix ne sont pas déformées par la scène médiatique : « *C'est surtout ça qui importe, parce que bon, la culture, je dirais, tout ce qu'on peut lire dans les revues, dans les magazines et dans la presse, ça donne pour moi une image fautive bien souvent de ce que l'on peut percevoir...* »⁴⁰ Assister à ce type de débats est une façon de rechercher une autre respiration. Pour utiliser ses propres mots, ce participant évoque la recherche d'« *une espèce d'aération* ». Il souhaite trouver une brèche pour entrer dans le mouvement des discours, une façon différente d'aborder les idées et les savoirs.

C'est probablement parce que dans les représentations collectives, le Centre occupe une fonction de médiation particulière : lieu de témoignage où se construit un savoir qui n'est pas cantonné à la « *sphère des sachants* », il est doté d'une mission de vulgarisation - avec toutes les précautions que l'emploi de ce mot suppose, lorsqu'il est question de ce qui touche au domaine du sublime et du sacré, la culture : « *C'est quelque chose qui est très décevant, quand on vient pour écouter quelqu'un qui est incapable de divulguer, dont on pense qu'il a des choses à dire mais que, au fond, ça ne l'intéresse pas de nous les dire... c'est le jargon et c'est aussi une certaine manière de présenter les choses qui est telle qu'on sent qu'on est exclus, qu'on... ne l'intéresse pas vraiment... on a l'impression que ça ne l'intéresse pas de me parler à moi. Voilà, il me parle, mais pas à moi... Il ne se met pas à la portée du public... Il n'y a pas un partage de savoir en fait... J'ai employé le verbe divulguer exprès pour ne pas*

³⁶ 7/12/2007

³⁷ 6/12/2007

³⁸ Participante, le 7/12 p 81

³⁹ Jean-Luc, 27/11/2007

⁴⁰ Ibid, 27/11/2007

*employer vulgariser, parce que vulgariser est toujours considéré comme péjoratif, alors que c'est un très beau verbe pour moi*⁴¹. »

Nous avons vu, dans le point précédent, qu'il était attendu du conférencier que celui-ci ait le désir de communiquer son savoir à l'auditoire. Ce type de communication prend une tonalité particulière au Centre Pompidou : « *Je pense que les colloques quand ils sont en public sont aussi une forme de vulgarisation. Et c'est organisé par la Bibliothèque publique d'information, c'est quand même fait pour une... enfin pour diffuser le savoir et donc ça passe par une vulgarisation*⁴². » Les énoncés insistent sur l'importance de cette fonction de facilitation. On demande aux conférences d'avoir une certaine tenue intellectuelle, mais également de ne pas être trop spécialisées, afin de s'adresser à un large public. Ce trait est récurrent lorsqu'on fait travailler les personnes au plan sémantique sur les différentes définitions du colloque, de la conférence ou table ronde : « *Le colloque fait plutôt appel, je trouve, à... ce sont... c'est un rassemblement de professionnels déjà, en principe, sur un sujet. Bon, ce sont des gens qui ont tous de la culture sur le sujet du colloque. Alors que là, ce n'est pas forcément le cas. Il y a des gens de toute... qui viennent là par intérêt pour le thème de la soirée ou pour rencontrer les gens qui sont là ce soir-là. Mais tout à fait de façon autodidacte, sans avoir... on n'a rien préparé... enfin moi, quand j'y assiste, je n'ai rien préparé du tout, je... c'est simplement par curiosité pour ces auteurs ou pour les œuvres dont on va débattre, pour le sujet dont on va débattre, pour approfondir un peu, soit les connaissances que j'avais soit parce que je n'ai aucune connaissance dessus*⁴³. »

Si le colloque est conçu comme un débat entre des spécialistes d'un sujet, la question de savoir si l'on peut ou non participer et même assister au débat se pose. C'est une question délicate qui touche à la valeur que chacun s'accorde, au regard de celle accordée à d'autres (« *des gens qui ont tous de la culture sur le sujet du colloque* »). « *Beaubourg* » apparaît comme un lieu où la question de la légitimité peut se poser en d'autres termes que dans les instances universitaires. Ouvert aux chercheurs, aux professionnels, mais aussi aux amateurs, aux autodidactes et aux simples curieux, le Centre est perçu comme un espace de mixité sociale. Le savoir peut donc y circuler hors de ses ancrages et de ses codes communautaires. Cette image du Centre surgit de façon manifeste lorsqu'on demande aux participants de comparer les conférences du Centre à celles de l'Université de Tous les Savoirs : « *L'université de tous les savoirs [...] Ben oui, ça fait vraiment conférence... conférence ! Devant un auditoire très impressionnant, quoi... C'est très codifié... Donc en fait il reste en général assez peu vraiment pour le débat*⁴⁴. » L'assemblée composite est un élément essentiel de *l'Utopie Beaubourg*, représentation à laquelle chacun peut faire appel pour éprouver sa propre légitimité et trouver sa place dans un processus de transmission des connaissances⁴⁵.

⁴¹ Luc, 6/12/2007

⁴² Yannick, 7/12/2007

⁴³ Une participante, 27/11/2007

⁴⁴ Echange entre trois personnes le 27/11/2008

⁴⁵ Jean Lauxerois, *L'Utopie Beaubourg, vingt ans après*, Paris, Editions de la Bibliothèque Publique d'Information/Centre Pompidou, 1996.